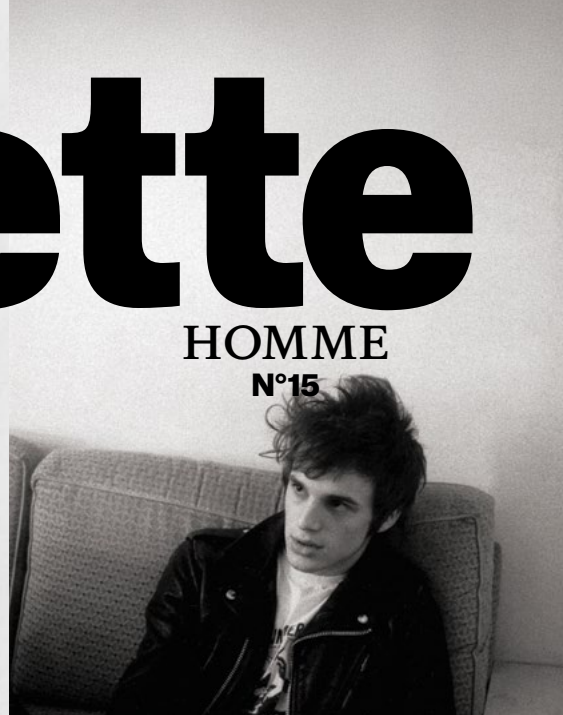


l'étiquette

HOMME
N°15



STYLE

50 TENUES DE SAISON,
62 ACCESSOIRES INDISPENSABLES:
PASSEZ L'HIVER À DÉCOUVERT !

STORY

VINGT ANS APRÈS, LES BÉBÉS
ROCKEURS RENFILENT LEURS HABITS
DE LUMIÈRE.

REPORTAGE

L'HOMME AUX 1000 MONTRES RACONTE
SES SECRETS LES PLUS FOUS.

MAIS AUSSI

DAVID BYRNE, GIORGIO ARMANI,
LA FORESTIÈRE, LES MONTRES DE POCHE
ET PLEIN D'AUTRES DÉLICES.





De gauche à droite, et de haut en bas : des Lopez de chez John Lobb; des pyjamas Charvet; une banquette années 1920 ; Martin en Charvet sur mesure et John Lobb, son dressing; une robe de chambre Charvet et des chaussons John Lobb. Page de droite, de gauche à droite: *Mandorlo di Sicilia* d'Acqua di Parma, *Vanille en Tobbaco* de Creed, Exemplaïre *Eau d'initié*, et *Musc Ravageur* de Frederic Malle; un éléphant en bronze des années 1960, une Cartier Tonneau, la montre JAR issue de l'exposition au MET à New York en 2013, une Patek Philippe Calatrava et le livre *Twenty Four Hours a Day* de Bill et Bob.



LE VESTIAIRE DE

MARTIN B.

Il est né à Montréal, il vit à New York, mais il reçoit à Paris.
Architecte d'intérieur et designer reconnu, Martin Brûlé raconte
névroses et plaisirs vestimentaires.

PAR GINO DELMAS
PHOTOS : MAXIME LA

« JE N’AIME QUASIMENT RIEN... ENFIN, SI, J’AIME LE NOIR. MAIS PAS N’IMPORTE LEQUEL. JE PASSE DU TEMPS À CHOISIR LE BON. NI TROP GRIS, NI TROP BLEU... C’EST UN PEU UNE NÉVROSE. »

Le tapis de yoga traîne encore dans le salon. Quelques secondes plus tard, il a disparu, rangé, en lieu sûr. Rue de Beauce, dans un bureau qui lui sert de pied-à-terre parisien, ou l’inverse, l’architecte et designer d’intérieur Martin Brûlé, 33 ans, fait régner un ordre intimidant et un goût impressionnant. Et dans sa garde-robe ? Nous sommes précisément là pour ça.

L’ÉTIQUETTE. Votre penderie semble extrêmement épurée.

MARTIN BRÛLÉ. J’ai eu beaucoup de vêtements. Maintenant, j’en ai très peu. Je m’habille presque chaque jour de la même façon, c’est-à-dire costume noir, chemise blanche ou polo en coton Sea Island de chez Smedley et mocassins Lopez de chez John Lobb. J’ai bien quelques paires de boots et de Belgian Shoes qui trainent quelque part, mais aucune autre chaussure que les Lopez ne m’intéresse vraiment.

É. Comment avez-vous découvert le modèle ?

MB. À Montréal, où j’ai grandi, il y avait cette boutique tenue par deux hommes très élégants, L’Uomo, ça existe encore, d’ailleurs. Ils vendaient la mode européenne et faisaient même parfois venir des tailleurs de Naples pour des prises de mesures. Et ils avaient des Lobb. C’est là-bas que j’ai découvert les Lopez. Plus tard, j’ai réalisé que mon oncle en portait depuis toujours.

É. Le style était un sujet, dans la famille ?

MB. Mon père a du goût et une sensibilité pour la qualité, c’est certain. Mais c’est surtout cet oncle qui aimait ça. Un vrai dandy, ambiance Richard Gere dans *American Gigolo*. Il bossait à Hong Kong dans la production de vêtements. Dans les années 1980, c’était l’un des premiers à travailler là-dans en Asie, il était très *successful*. Quand il nous rendait visite, c’était spectaculaire : ses valises débordaient de beaux vêtements, de parfums, de montres... Plus tard, il est revenu vivre à Montréal et m’a offert plein de trucs,

tout ce qu’il ne voulait plus. Il me montrait aussi de vieilles photos de lui et ses amis, dans les années 1960 et 1970, à Woodstock, ou à New York. Il avait vécu cette époque-là, j’étais totalement fasciné.

É. Justement, quels vêtements portiez-vous enfant ?

MB. J’ai des photos de moi incroyables prises à l’âge de 5 ou 6 ans. Je me faisais des looks. Pas des déguisements du tout, des vraies tenues que je portais au premier degré. Je créais des vêtements, aussi. Je prenais des jeans, je les découpais, je cousais des bandanas dessus, je leur faisais des teintures, genre *tie and dye*. Avec le recul je me dis que c’était un peu étrange, quand même, à cet âge... (*rires*)

É. Et l’adolescence ?

MB. Agitée aussi, encore plus. J’essayais tout, j’étais très extravagant... J’ai fini par partir étudier le design de mode à la Parsons, à New York, mais pas pour apprendre le style, plutôt pour découvrir le versant technique... À cette époque-là, je vivais la nuit, je sortais tous les jours jusqu’à 6 heures du matin. Mon style était beaucoup plus fou qu’aujourd’hui, j’achetais des nouveaux vêtements tout le temps, j’avais des idées, des couleurs, des fantaisies.

É. Comment vous habilliez-vous pour sortir ?

MB. Une base de costume, et puis beaucoup de drogue et d’alcool (*rires*)... C’était une autre époque. Je me souviens que je portais des costumes Lanvin par Albert Elbaz. Puis à 20 ans, je suis retourné à Montréal pour travailler comme acheteur dans une boutique multimarques très haut de gamme où l’on vendait du Valentino, du Saint Laurent... Je voyageais pour faire les achats, à Milan, à Paris. J’avais un vestiaire à disposition, donc c’était facile, j’étais jeune, j’avais le truc. Et Hedi Slimane est arrivé chez Dior Homme. J’ai beaucoup porté ses vêtements, j’avais un physique longiligne. Dans la foulée,

je me suis occupé de cette boîte de nuit à Montréal, le Velvet. Ça marchait, parce que Montréal n’est pas une ville de nuit, il n’y avait pas beaucoup de concurrence, donc tous les plus grands DJ passaient chez nous, il y avait vraiment une énergie. Imaginez le sous-sol d’un immeuble du XVIII^e siècle, accessoirement la plus ancienne auberge de la ville, tout en pierre, avec des canapés en cuir noir et un bar en laque noire posé au milieu. C’était *wild*, ce truc.

É. À quel moment l’architecture et la décoration se sont finalement imposées à vous ?

MB. L’architecture et le design étaient déjà là, en réalité. Quand je bossais pour ces boutiques, je faisais les vitrines, la décoration, j’avais un point de vue sur ces sujets. Le studio d’architecture a pris forme complètement par hasard, avec un premier projet à New York, totalement inattendu, j’avais 27 ans, je n’avais rien prévu... D’un coup, j’ai arrêté de sortir la nuit, c’était assez drastique, mais c’était nécessaire.

É. Et la sobriété de style a accompagné la sobriété de vie.

MB. C’est un peu ça. En réalité, je crois que l’énergie ne peut pas être partout. C’est très agréable d’avoir des vêtements qu’on aime, dont on sait qu’ils nous vont, et dans lesquels on se sent bien. On ne peut pas inventer quelque chose tous les jours. Quand je ne faisais pas grand-chose à part sortir, j’avais du temps pour penser à ce que j’allais porter. Mais aujourd’hui, je travaille, je dois être efficace. Par exemple, j’ai compris que les Lopez, c’était mon truc. J’ai arrêté de chercher. Après, sur ce même modèle, si je veux m’amuser, je varie les couleurs, les matières.

É. Vous aimez quoi, aujourd’hui ?

MB. Je n’aime quasiment rien... Enfin, si, j’aime le noir. Mais pas le marine. J’ai surtout le souci des matières. J’aime la laine The Gift of Kings des polos et des pulls Loro Piana.



Martin, avec une chemise et un pantalon Charvet sur mesure, une veste RIER et une paire de Lopez de John Lobb ; le gilet vintage sur mesure qui appartenait à son oncle Claude.

J’aime aussi le coton Sea Island de Smedley, ou leur laine Imperial Kashmir, qui ressemble à un cachemire bouilli après lavage, c’est magnifique. J’aime aussi les t-shirts Uniqlo. Mais j’avoue préférer Charvet (*rires*). J’y suis allé d’abord pour les pyjamas, que j’ai longtemps portés à la ville, avec un jeans ou un pantalon. Et puis j’ai fait des chemises, que je m’offrais même quand ce n’était pas dans mes moyens. Après, je suis passé aux costumes sur mesure. J’avais toujours vu ces vestes dans leurs vitrines de la boutique. Je pensais qu’elles étaient là uniquement pour mettre en valeur les chemises mais en fait, au dernier étage, c’est un atelier de tailleur. J’ai fait un premier costume, et après ça, j’ai enchaîné.

É. Comment sont-ils ?

MB. Droits, revers larges, avec un cran très parisien, en laine et mohair. C’est très sec, ça respire, quatre saisons, parfait. Quand tu as goûté à ça, difficile de revenir au prêt-à-porter.

É. Vous portez beaucoup de noir, notamment des costumes. Pour certains, le costume noir est un repoussoir.

MB. Je sais bien, mais j’aime le noir. Dans un costume Charvet noir, je me sens à Paris. Mais pas n’importe quel noir, évidemment. Je passe du temps à choisir la bonne teinte. Ni trop gris, ni trop bleu... C’est un peu une névrose.

É. Vous aimez intervenir dans la conception de vos vêtements ?

MB. J’ai compris qu’il fallait consacrer du temps à certaines choses. Avec le sur-mesure, il faut s’impliquer, se concentrer. Je cherche en permanence, des montres,

des vêtements, des meubles ou des objets de design... Je vais aux puces très souvent. C’est de l’énergie. En réalité, c’est autant mon métier que ma passion.

É. Au fond, qu’est-ce qui relie vos goûts en matière de design à ceux en matière de vêtement ?

MB. Dans les deux cas, je pense qu’il y a un mélange d’instinct et de connaissance. L’instinct, c’est se faire confiance, écouter ses goûts. La connaissance, c’est savoir identifier la qualité des objets, des matières, des vêtements. C’est plus objectif. Tout ne se vaut pas. Hermès, par exemple, étaient des grands experts dans le cuir, la sellerie. Mais dans tout ce qu’ils ont fait après, ils sont allés voir les plus grands orfèvres, les meilleurs tisseurs de soie, les meilleurs chapeliers. Ils n’ont pas essayé de réinventer le savoir-faire. Ou d’économiser dessus.

É. Vous pensez qu’un architecte ou un designer d’intérieur se doit d’être bien habillé ?

MB. Quand on défend une esthétique, je trouve ça naturel que la façon dont on s’habille la reflète aussi. Tout le monde n’a pas à être habillé de costumes sur mesure, évidemment, ce n’est pas le sujet. Mais ce qu’on porte sur soi est forcément un indice de nos goûts. On ne peut pas faire l’impasse. C’est le sens de mon uniforme. Ma vision esthétique est la même d’un jour sur l’autre. La façon dont je m’habille aussi, logiquement.

É. Et ce ne sont pas les architectes et décorateurs élégants qui manquent, dans l’histoire...

MB. Les Américains, particulièrement. Billy Baldwin, Mies van der Rohe... Perfection.

É. Vos intérieurs présentent souvent des contrastes marqués. C’est présent aussi dans vos tenues ?

MB. C’est moins visible au premier regard, mais je peux porter des running Nike très confortables avec un costume Charvet sur mesure, si je dois marcher toute la journée. Le week-end, je peux mettre un vieux jeans avec une chemise sur mesure, jamais portée, coton bien raide. Et puis en vacances, les choses sont différentes. Plus de couleurs, plus de coton, les fameuses chemises de pyjama Charvet, d’autres de chez Schostal, la boutique romaine, aussi. J’ai également quelques maillots de bain Hermès vintage...

É. Vous portez beaucoup de vintage ?

MB. Pas vraiment. J’ai quelques vieux jeans...

É. On sent chez vous l’envie que les choses soient impeccables. Vous appréciez que vos vêtements se patinent ?

MB. Les jeans, oui. Les vieilles chemises, aussi. Les vieilles chaussures, ce n’est pas vraiment mon truc. Un vieux costume, pareil, ça ne m’attire pas. Je passe du temps à entretenir mes vêtements pour les garder impeccables, je trouve ça normal. Bien s’occuper des vêtements, c’est un bon moyen d’honorer leur qualité, il me semble.

É. À ce titre, vos Lopez dorment vraiment toujours dans leur pochette bordeaux Lobb ?

MB. Toujours. Je ne rigole pas avec ça (*rires*).[®]